

observer alors combien toutes les impressions que pouvait créer cette circonstance se succédaient avec rapidité chez l'Empereur. La raison, la logique, on pourrait même dire le sentiment, dominèrent toujours. « Que vous n'ayiez point remis cette lettre, si vous la croyiez nuisible, disait-il, c'est un devoir de l'amitié que vous me portez ; mais cela demandait-il un retard de plus de vingt-quatre heures ? Voilà quinze jours que vous ne m'en parlez pas. Si ce plan était jugé mauvais, si la rédaction en avait été défectueuse, pourquoi ne pas me le dire ? je vous aurais réunis tous pour la discuter avec moi. »

Nous demeurions tous arrêtés près du berceau, à l'extrémité de l'allée que l'Empereur parcourait seul devant nous, allant et venant. Dans un des momens où l'Empereur était le plus éloignée, le Grand-Maréchal me dit : « Je crains de m'être exprimé inconvenablement, et j'en suis bien fâché. — Nous allons vous laisser avec l'Empereur, lui dis-je, vous le lui aurez bientôt fait oublier, dès que vous serez seuls. » Et j'entraînai hors du jardin tout ce qui était là.

Effectivement, le soir, l'Empereur, causant avec moi de sa matinée, disait : « C'était après nous être raccommo-
» avec le Grand-Maréchal, . . . , c'était
» avant l'algarade du Grand-Maréchal, »
et autres choses pareilles qui prou-
vaient tout à fait que cette circonstance n'avait rien laissé sur son cœur.

Lundi 6.

Sur les généraux de l'armée d'Italie. — Armée des anciens, Gengiskan, etc. — Invasions modernes. — Caractère des Conquéran.

L'Empereur a été souffrant, et à travaillé beaucoup dans sa chambre. Il m'a dicté les portraits des généraux de l'armée d'Italie : *Masséna*, d'un rare courage et d'une ténacité si remarquable, dont le talent croissait par l'excès du péril ; qui, vaincu, était toujours prêt à recommencer comme s'il eût été vainqueur.

Augereau, qui, tout au rebours, en avait toujours assez, était fatigué et comme découragé par la victoire même ; toutefois Napoléon dit dans sa dictée que c'est Augereau surtout qui décida de la journée de *Castiglione*, et que, quelque torts que l'Empereur eût à lui

reprocher par la suite, le souvenir de ce grand service national lui demeura constamment présent et triompha de tout.

Serrurier, qui avait conservé toutes les formes et la sévérité d'un ancien major d'infanterie; honnête homme, probe, sûr; mais général malheureux.

Steingel, qui possédait si éminemment toutes les qualités d'un général d'avant-garde.

Laharpe, grenadier par le cœur comme par la taille, qui périt si malheureusement.

Vaubois, etc., etc. On trouvera le développement de tout cela aux divers chapitres de la Campagne d'Italie.

Dans divers objets de la conversation du jour, je note ce que l'Empereur disait sur les armées des Anciens. Il se demandait si l'on devait croire aux grandes armées dont il est question dans l'histoire. Il pensait que la plus grande partie des citations était fautive et ridicule. Ainsi, il ne croyait pas aux innombrables armées des Carthaginois en Sicile. « Tant de troupes observait-il, eussent été inutiles dans une aussi petite entreprise; et si Carthage eût pu en réunir autant, on en eût vu davantage dans

» l'expédition d'Annibal, qui était d'une bien autre importance, et qui pourtant n'avait pas au-delà de quarante à cinquante mille hommes. » Ainsi il ne croyait point aux millions d'hommes de Darius et de Xercès, qui eussent couvert toute la Grèce, et se seraient sans doute subdivisés en une multitude d'armées partielles. Il doutait même de toute cette partie brillante de l'histoire de la Grèce; il ne voyait, dans le résultat de cette fameuse guerre persique, que de ces actions indécises, où chacun s'attribue la victoire: Xercès s'en retourna triomphant d'avoir pris, brûlé, détruit Athènes; et les Grecs exaltèrent leur victoire de n'avoir pas succombé à Salamine. « Quant aux détails pompeux des victoires des Grecs et des défaites de leurs innombrables ennemis, qu'on n'oublie pas, observait l'Empereur, que ce sont les Grecs qui le disent, qu'ils étaient vains, hyperboliques, et qu'aucune chronique de Perse n'a jamais été produite pour assurer notre jugement par un débat contradictoire.

Mais l'Empereur croyait à l'histoire romaine, sinon dans tous ses détails,

du moins dans ses résultats, parce qu'ils étaient des faits aussi patens que le soleil. Il croyait encore aux armées de Gengiskan et de Tamerlan, quelque nombreuses qu'on les ait prétendues, parce qu'ils traînaient à leur suite des peuples nomades entiers qui se grossissaient encore d'autres peuples dans leur route; et il ne serait pas impossible, disait l'Empereur, que l'Europe finît un jour de cette manière. La révolution opérée par les Huns, et dont on ignore la cause, parce que la trace s'en perd dans le désert, peut se renouveler.

La Russie est admirablement bien située pour amener une telle catastrophe : elle peut aller puiser à son gré d'innombrables auxiliaires et les verser sur nous; elle trouvera tous ces peuples errans d'autant mieux disposés, d'autant plus impatiens, que le récit et les succès de ceux des leurs qui dernièrement ont exécuté chez nous des courses si heureuses et si productives, auront frappé leur imagination et excité leur avidité.

De là, la conversation a conduit aux conquêtes et aux conquérans; et l'Em-

pereur concluait que pour être conquérant avec succès, il fallait nécessairement être féroce, et que, s'il eût voulu être féroce, il eût conquis le monde. J'ai osé me permettre de combattre ces dernières paroles échappées sans doute à l'humeur du moment; j'ai osé représenter que lui, Napoléon, était précisément la preuve du contraire; qu'il n'avait point été féroce, et pourtant avait conquis le monde; qu'avec de la férocité et nos mœurs modernes, il n'eût certainement jamais été jusque là. En effet, la terreur n'est plus aujourd'hui ce qui peut nous soumettre à un homme; mais seulement de bonnes lois et la persuasion du grand caractère, la connaissance d'une énergie à toute épreuve dans celui chargé de les faire exécuter. Or, tels avaient été précisément, disais-je, la cause des succès de Napoléon, celle de la soumission et de l'obéissance des peuples.

La Convention fut féroce et inspira la terreur : on plia; mais on ne put la supporter. Si elle eût été un seul homme, on s'en fût bientôt défait; mais c'était une hydre; et encore que de tentatives ne hasarda-t-on pas? que de dangers

auxquels elle n'échappa que par miracle! Elle fut obligée de s'ensevelir elle-même au milieu de ses triomphes.

Pour qu'un conquérant pût être féroce avec succès, il faudrait qu'il commandât à des soldats féroces eux-mêmes, et qu'il régnât sur des peuples sans lumières : or, sous ce rapport, la Russie encore possède un avantage immense sur le reste de l'Europe ; elle a le rare avantage d'avoir un gouvernement civilisé et des peuples barbares : chez eux les lumières dirigent et commandent ; l'ignorance exécute et dévaste. Un sultan ne saurait aujourd'hui gouverner long-temps aucune des nations éclairées de l'Europe ; l'empire des lumières serait plus fort que sa puissance.

Sur un autre sujet l'Empereur observait que nous autres Français, si nous avions moins d'énergie que les Romains, nous avions plus de bienséance ; nous ne nous serions pas donné la mort comme eux sous les premiers Empereurs ; mais aussi nous n'aurions pas montré toutes les turpitudes, toute la servilité qu'on rencontre sous les derniers. « Même dans nos momens les plus corrompus,

» disait-il, notre bassesse n'était pas sans » de certaines restrictions : tels des courtisans à qui le prince eût pu tout faire » faire chez lui, lui eussent refusé de » s'agenouiller à son lever, etc., etc. »

J'ai déjà dit que nous n'avions avec nous presque aucun des documens sur les affaires de nos jours. Le peu de livres qui avaient suivi l'Empereur n'étaient guère que des classiques qui l'accompagnaient dans toutes ses campagnes. Je reçus du major Hodson, habitant de l'île, une collection politique depuis 1793 jusqu'à 1807, qui, sous le titre d'*Annual register* (registre annuel), donne la suite, assez bien rédigée, des événemens de chaque année, ainsi que quelques pièces officielles des plus importantes. Dans notre disette, ce fut une riche acquisition.

Mardi 7.

Idées, projets, insinuations politiques, etc.

L'Empereur a déjeuné seul, et a travaillé beaucoup dans la journée avec le Grand-Maréchal et M. de Montholon.

Le soir, nous promenant seuls, assez tard, dans l'allée inférieure, devenue le lieu favori, je lui dis qu'une personne

importante dont les idées, les récits, pouvaient être notre intermédiaire avec le monde régulateur, et influer sur notre destinée future, avait, avec des formes et des préalables assez significatifs, interpellé l'un de nous de lui dire en conscience ce qu'il croyait de l'Empereur, touchant certains objets politiques : s'il avait donné sa dernière constitution avec la véritable intention de la maintenir ; s'il avait renoncé de bonne foi à ses anciens projets du grand Empire ; s'il consentirait à laisser l'Angleterre jouir de la suprématie maritime ; s'il ne lui envierait pas la tranquille possession de l'Inde ; s'il ne se prêterait pas à renoncer aux colonies, et à acheter des Anglais seuls les denrées coloniales au véritable prix du commerce ; s'il ne s'unirait pas aux Américains, dans le cas de leur rupture avec l'Angleterre ; s'il ne consentirait pas à l'existence d'un grand royaume en Allemagne, pour la maison d'Angleterre, qui va perdre incessamment celui de la Grande-Bretagne, lors de l'accession au trône de la jeune princesse de Galles, ou, au défaut de l'Allemagne, s'il ne consentirait pas à laisser établir cette domination en Portugal,

au cas que l'Angleterre s'en arrangeât avec la Cour du Brésil, etc.

Ces questions ne reposaient pas sur des idées vagues ou des opinions oiseuses ; la personne les appuyait sur des faits positifs : « Nous avons besoin, disait-il, d'une paix longue et durable sur le continent ; d'une jouissance paisible de nos avantages actuels pour sortir de la crise où nous sommes, et alléger la dette incommensurable sous laquelle nous courbons : or, l'état présent de la France, ajoutait-il, celui de l'Europe ne saurait, avec les éléments actuels, nous procurer ce résultat.

» Notre victoire de Waterloo vous a perdus ; mais elle est loin de nous avoir sauvés ; tous les hommes de bon sens, chez nous, tous ceux qui peuvent échapper à l'influence momentanée des passions le pensent ou le penseront ainsi, etc., etc.

L'Empereur doutait d'une partie de ce récit, et traitait le reste de rêverie ; puis se ravisant, il me dit : « Eh bien, votre opinion ? Allons, Monsieur, vous voilà au Conseil d'Etat ? — Sire, disais-je, on se permet souvent de rêver sur les matières les plus graves, et, pour

» être emprisonné à Sainte-Hélène, il
 » n'est pas défendu de composer des
 » romans; j'en vais donc faire un. Pour-
 » quoi pas un mariage politique des deux
 » peuples, où l'un porterait l'armée en
 » dot et l'autre la flotte; idée folle sans
 » doute, aux yeux du vulgaire, trop har-
 » die peut-être aux yeux des gens plus
 » exercés, et cela parce qu'elle est tout
 » à fait neuve et hors de toute routine;
 » mais pourtant dans le genre de ces
 » créations imprévues, lumineuses, uti-
 » les, qui caractérisent Votre Majesté,
 » qu'elle seule peut faire écouter et savoir
 » accomplir.

» Comment, disais-je allant sans doute
 » au-delà des idées de l'interlocuteur
 » anglais lui-même, Votre Majesté ne
 » donnerait pas demain, si c'était en son
 » pouvoir, tous les vaisseaux français pour
 » racheter à la France la Belgique et la
 » rive du Rhin? Elle ne donnerait pas
 » cent cinquante millions pour recevoir
 » des dizaines de milliards? Et quel mar-
 » ché du reste que celui qui procurerait
 » aux deux peuples à la fois l'objet pour
 » lequel l'un et l'autre se ruinent et s'en-
 » tr'égorge sans cesse depuis tant d'an-
 » nées! Marché qui réduirait ces deux

» peuples à avoir réellement besoin l'un
 » de l'autre, au lieu d'être entretenus
 » en une perpétuelle inimitié? Ne serait-
 » ce donc rien pour la France, reçue
 » désormais dans toutes les colonies an-
 » glaises sur le pied des Anglais mêmes,
 » que d'avoir ainsi sans coup férir la
 » jouissance du commerce de toute la
 » terre? Ne serait-ce pas tout pour l'An-
 » gleterre que de s'assurer, de son côté,
 » la souveraineté des mers, l'universalité
 » du commerce, pour l'obtention et la
 » conservation desquels elle se met sans
 » cesse en péril, en attachant désormais,
 » pour toujours, à ce système, la France,
 » devenue le régulateur, l'arbitre même
 » du continent.

» A l'abri désormais de toute crainte,
 » et forte de toutes les forces de sa
 » compagne, l'Angleterre licencierait
 » son armée pour prix du sacrifice que
 » la France ferait de sa flotte; elle pour-
 » rait même aussi réduire de beaucoup
 » le nombre de ses vaisseaux; alors elle
 » payerait sa dette, allégerait ses peuples;
 » elle prospérerait; et loin de jalouser la
 » France à l'avenir, on la verrait, une
 » fois que le système serait compris, et
 » que les passions auraient fait place aux

» vrais intérêts, on la verrait travailler
 » elle-même à son agrandissement con-
 » tinentale, puisque la France ne serait
 » plus alors que l'avant-garde dont elle,
 » l'Angleterre, demeurerait les ressources
 » et la réserve.

» L'unité de législation politique des
 » deux peuples, leurs intérêts communs,
 » des résultats si visiblement avantageux,
 » achèveraient de suppléer, dans ce plan,
 » à ce que les passions des gouvernans
 » pourraient présenter d'obstacles ou de
 » difficultés, etc., etc. »

L'Empereur m'écouta, mais ne répondit rien : rarement il se laisse pénétrer, ou se prête à des conversations politiques. Dans la crainte de ne m'être pas assez clairement exprimé, je lui demandai de me permettre d'exposer ces idées sur le papier *; il y consentit, et ne s'en expliqua pas davantage. Il était fort tard, il se retira.

Mercredi 8.

Contrariétés. — Réflexions morales.

L'Empereur a dicté, dans le jardin,

* Peut-être placerai-je cette note à la fin du Journal avec d'autres documens, si je peux les retrouver.

successivement à MM. de Montholon et Gourgaud, et de là a gagné l'allée favorite.

Il se trouvait fatigué, malade; on a voulu gauchement lui présenter des femmes qui étaient venues se placer dans son chemin avec intention, ce qui l'a contrarié : il les a évitées.

Je lui ai parlé d'aller à cheval pour essayer de se distraire un peu; nous avions trois chevaux à notre disposition depuis quelques jours; l'Empereur m'a répondu qu'il ne pouvait se faire à l'idée d'avoir constamment un officier anglais à ses côtés; qu'il renonçait décidément au cheval à ce prix, ajoutant que tout devait être calcul dans la vie, et que si le mal d'apercevoir son geolier était plus grand que le bien que procurerait l'exercice, c'était un gain tout clair que d'y renoncer.

L'Empereur a peu diné. Il s'est amusé au dessert à passer en revue les peintures de quelques assiettes de très-belle porcelaine de Sèvres : ce sont des chefs-d'œuvre en ce genre, elles sont de trente napoléons pièce, et toutes relatives à des vues ou à des objets d'Egypte.

L'Empereur a fini par se rendre à son

allée d'affection. Il s'était fort ennuyé tout le jour, disait-il. Après plusieurs conversations brisées et sans suite, il a regardé sa montre, et s'est trouvé tout joyeux de voir qu'il avait atteint dix heures et demie.

La température était délicieuse; insensiblement l'Empereur s'était remis tout à fait. Il se plaignait de sa constitution, qui, bien que forte, le soumettait parfois au plus léger dérangement physique. Il se félicitait du reste que ses opinions morales fussent de nature à ne pas l'arrêter, quand, à l'imitation des Anciens, il voudrait se soustraire aux dégoûts et aux traverses de la vie. Il disait qu'il n'entrevoit pas parfois, sans horreur, le grand nombre d'années qu'il pouvait encore avoir à courir, ainsi que l'inutilité d'une longue vieillesse; que s'il pouvait se dire que la France était heureuse, tranquille et sans besoin de lui, il aurait assez vécu.

Nous remontâmes il était plus de minuit; c'était une véritable victoire que d'avoir atteint cette heure tardive.

Jeudi 9.

L'Empereur fait renvoyer les chevaux.

Je suis allé d'assez bonne heure chez M. Balcombe lui porter mes lettres pour l'Europe; un bâtiment allait partir. J'y rencontrai l'officier chargé de notre garde. Frappé de l'état d'affaissement où j'avais vu l'Empereur la veille, et du besoin extrême qu'il avait de prendre quelque exercice, je dis à cet officier que je soupçonnais le motif qui empêchait l'Empereur de sortir à cheval, que j'allais lui parler avec franchise, et avec d'autant plus de facilité que j'appréciais tout à fait la manière délicate dont il remplissait son office auprès de nous. Je lui demandai donc quelles étaient ses instructions, et ce qu'il ferait si l'Empereur venait à se promener à cheval autour de la maison, lui faisant sentir la répugnance qu'il devait naturellement avoir pour tout ce qui était propre à lui rappeler, à chaque instant, la réclusion où il se trouvait; l'assurant du reste qu'il n'y avait rien qui lui fût personnel, et que si l'Empereur avait envie d'entreprendre de longues courses, j'étais persuadé qu'il le ferait demander de préférence pour

en être accompagné. L'officier me répondit que ses instructions étaient de suivre l'Empereur; mais que se faisant une loi de lui être le moins désagréable possible, il prenait sur lui de ne pas l'accompagner.

A déjeuner, je fis part à l'Empereur de ma conversation avec le capitaine. Il me répondit que c'était bien à lui sans doute; mais qu'il n'en profiterait pas, n'étant pas dans ses principes de jouir d'un avantage qui pourrait compromettre un officier.

Cette détermination fut trop heureuse : entrés le soir chez nos hôtes, le capitaine me prit à part, pour me dire qu'ayant été à la ville dans la journée parler à l'Amiral de notre conversation du matin, il lui avait été enjoint de se conformer à ses instructions. Je ne pus m'empêcher de répondre avec vivacité que j'étais sûr que l'Empereur allait ordonner le renvoi immédiat des trois chevaux qu'on avait mis à notre disposition. L'officier auquel je fis connaître, du reste, la réponse que l'Empereur m'avait faite le matin à son sujet, me dit qu'il pensait aussi que c'était très-bien de renvoyer les chevaux, qu'il n'y avait

rien de mieux à faire; réponse que je crus dictée par l'humeur qu'il éprouvait lui-même du rôle qu'on lui imposait.

En sortant de chez nos hôtes, l'Empereur continua de se promener dans l'allée. Je lui appris ce que venait de me dire l'officier anglais. On eût dit qu'il s'y attendait; mais je ne m'étais pas trompé, il m'ordonna de faire renvoyer les chevaux. Comme ce contre-temps m'avait été fort sensible, je lui dis, avec un peu de vivacité peut-être, que s'il me le permettait j'allais rentrer auprès de l'officier pour qu'il eût à remplir sa volonté sur le champ. A quoi il répondit, avec une gravité et un son de voix tout particuliers : « Non, Monsieur, point d'humeur; » rarement on fait bien dans cette situation : il faut toujours laisser s'écouler » la nuit sur l'injure de la veille. »

Nous continuâmes jusqu'à près de minuit : la température était délicieuse.

Vendredi 10.

Respect au fardeau.

Aujourd'hui, après nos travaux ordinaires, l'Empereur, prenant une direction nouvelle, est allé sur la route de la ville jusqu'au point d'où l'on aperçoit la

rade et les vaisseaux *. Au retour il a été rencontré dans le chemin par M^{me} Balcombe, la maîtresse de notre maison, et une M^{me} Stuart, jeune femme de vingt ans, fort jolie, retournant de Bombay en Angleterre. L'Empereur a causé avec elles des mœurs, des usages de l'Inde; des désagrémens de la mer, surtout pour les femmes; de l'Ecosse, patrie de M^{me} Stuart; beaucoup d'Ossian, et l'a félicitée de ce que le climat de l'Inde avait respecté son teint d'Ecosse.

Des esclaves, chargés de lourdes caisses, ont croisé notre route; M^{me} Balcombe leur ayant dit fort rudement de s'éloigner, l'Empereur s'y est opposé, disant : « *Respect au fardeau, Madame!* » A ces mots, M^{me} Stuart, qui n'avait cessé de chercher avidement à la dérober les traits et la physionomie de l'Empereur, laissa échapper tout bas à sa voisine : « Mon Dieu, que voilà une figure et un caractère bien différens de ce qu'on m'avait dit! »

* Voyez la vue B, publiée pour faire suite au Mémorial de Sainte-Hélène.

Samedi 11 au Lundi 13.

Conversations de minuit, au clair de lune, etc.

— Les deux Impératrices. — Mariage de Marie-Louise. — Sa maison. — Duchesse de Montebello. — M^{me} de Montesquiou. — Institut de Meudon. — Sentimens de la maison d'Autriche pour Napoléon. — Anecdotes recueillies en Allemagne depuis le retour en Europe.

Notre vie continuait d'être des plus régulières à Briars : tous les jours, après m'avoir dicté, l'Empereur sortait entre trois et quatre heures, il se rendait au jardin; là, en se promenant, il dictait à celui qui était venu de la ville pour le travail, lequel écrivait sous la petite tonnelle. Vers les cinq heures et demie, il se rendait, en tournant la maison de nos voisins, dans l'allée inférieure à laquelle il s'attachait chaque jour davantage; ceux-ci alors se trouvaient à leur dîner, ce qui assurait entièrement notre repos et la liberté de cette promenade. J'y venais joindre l'Empereur, il y attendait qu'on l'avertit qu'il était servi.

L'Empereur y descendait encore après son dîner; quelquefois même on y apportait son café. Mon fils se rendait chez nos voisins, et nous restions à continuer

la promenade. Nous marchions alors des heures entières; ce qui se prolongeait parfois fort avant dans la nuit quand la lune nous éclairait. C'est là qu'à sa lueur et à la douce température du moment, nous oublions la chaleur brûlante du jour. Jamais l'Empereur n'était plus causant, ni ne se trouvait de distraction plus complète. C'est dans la longueur et l'abandon de ces conversations qu'il se plaisait à raconter son enfance, les premières années de sa jeunesse, les sentimens et les illusions qui d'ordinaire les embellissent; enfin les détails de sa vie privée depuis qu'il avait joué un rôle sur la grande scène du monde. J'ai reporté ailleurs ce que j'ai cru pouvoir en répéter. Il semblait parfois embarrassé d'avoir parlé trop longuement, et d'avoir exprimé des choses trop minutieuses, et me disait alors: « Mais à votre tour à » présent, un peu de vos histoires aussi? » vous n'êtes pas conteur. » Je n'avais garde, j'eusse trop craint de perdre quelque chose de ce qui m'attachait si vivement.

C'est dans une de ces promenades nocturnes, que l'Empereur disait qu'il avait été fort occupé dans sa vie de deux

femmes très-différentes: l'une était l'art et les grâces; l'autre l'innocence et la simple nature: et chacune, observait-il, avait bien son prix.

Dans aucun moment de la vie la première n'avait de positions ou d'attitudes qui ne fussent agréables ou séduisantes; il eût été impossible de lui surprendre ou d'en éprouver jamais aucun inconvénient; tout ce que l'art peut imaginer en faveur des attraits, était employé par elle; mais avec un tel mystère qu'on n'en apercevait jamais rien. L'autre, au contraire, ne soupçonnait même pas qu'il pût y avoir rien à gagner dans d'innocens artifices. L'une était toujours à côté de la vérité, son premier mouvement était la négative; la seconde ignorait la dissimulation, tout détour lui était étranger. La première ne demandait jamais rien à son mari, mais elle devait partout; la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare: elle n'aurait pas cru pouvoir jamais rien prendre sans payer aussitôt. Du reste, toutes les deux étaient bonnes, douces, fort attachées à leur mari. Mais on les a déjà devinées sans